

BLÜCHER, COMPIÈGNE ET LA FRANCE

MYTHE ET RÉALITÉ

par

René CALLAIS ⁽¹⁾

Sa carrière et sa haine des Français

Né le 16 décembre 1742, à Rostock, ville universitaire du Mecklembourg, Blücher n'était pas Prussien. Pendant la guerre de Sept Ans, il entra au service de la Suède qui possédait alors une partie de la Poméranie; la frontière passant à une trentaine de kilomètres de Rostock. Le royaume de Bernadotte perdit d'ailleurs ce territoire en 1814. Il est bon de rappeler que si, de 1740 à 1748, lors de la guerre de Succession d'Autriche, la France et la Prusse luttèrent ensemble contre l'Angleterre et l'Autriche; huit ans plus tard, durant la guerre de Sept Ans, de 1756 à 1763, l'Angleterre et la Prusse étaient devenues alliées contre la France unie à l'Autriche. Cette dernière avait conclu une série d'accords: avec l'électeur de Saxe, en même temps roi de Pologne, la plupart des princes allemands, la tsarine Elisabeth et le roi de Suède. Blücher combattait alors contre la Prusse, du même côté que la France. En 1760, Blücher fut fait prisonnier par les hussards prussiens du régiment Bellny dont le chef le détermina à passer du côté de la Prusse. Nommé lieutenant dans ce régiment, il démissionna parce qu'il n'avait pas obtenu l'avancement qu'il espérait. Plus tard, il supplia le roi de le réintégrer, mais en vain. Après la mort de Frédéric II, ses vœux furent exaucés. Au cours des

(1) 1889-1980, ancien élève du collège de Compiègne, germaniste, proviseur honoraire, Communication faite à la Société historique, le 20 avril 1958.

campagnes de 1793-94, il se montra excellent officier de cavalerie. De 1803 à 1806, le voici lieutenant-général et gouverneur de Münster en Westphalie: il ne s'y plut pas, la noblesse et le clergé de cette région profondément catholique étaient antiprussiens. Après la bataille d'Iéna, le 14 octobre 1806, il dut battre en retraite vers le nord. Fait prisonnier le 7 novembre par Bernadotte ⁽²⁾, alors maréchal de France et prince de Ponte-Corvo, il fut échangé contre le général Victor. En 1808, il tomba sérieusement malade, pris par moments de crises violentes d'hypochondrie, dues certainement pour une large part à ce qu'il souffrait de voir la Prusse humiliée et diminuée. En mai 1809, il fut nommé général de cavalerie, puis mis en congé en novembre 1811, à la demande de Napoléon. Commandant en chef de l'armée prussienne en 1813, victorieux à la Katzbach et à Leipzig, il gagna ainsi la dignité de Feldmaréchal. En 1814, le voici en France, d'abord battu en détail, sauf à La Rothière; de nouveau refoulé il put résister à Laon. Malgré l'opinion de l'entourage des souverains alliés, il fonça sur Paris où il entra le 31 mars: c'était bien le maréchal "Vorwaerts", c'est à dire 'En avant!'. Tombé malade dans la capitale française (lettre du 30 août 1814), il se rendit en Angleterre avant de rentrer en Allemagne. Rappelons qu'à Compiègne, c'est à l'armée prussienne de von Bülow que le major Otenin ⁽³⁾ tint tête jusqu'à sa mort, le 1er avril. Ce sont les Prussiens qui, le 29 mars, brûlèrent Venette et massacrèrent une partie de la population: plusieurs paysans ayant osé participer au combat.

Les lettres de Blücher, relevées depuis 1805, traduisent d'abord sa haine de Napoléon et du peuple français qui l'a suivi, surtout après le retour de l'île d'Elbe, puis son mépris pour les diplomates qui ménageaient trop la France. Cette haine de la France était alors partagée par beaucoup d'Allemands, ulcérés par les maux subis et désireux de se venger, qui maudissaient Napoléon et malheureusement aussi le peuple français; ils voyaient dans ce peuple un complice alors qu'ils n'auraient dû n'y voir qu'un instrument et une victime. Pour s'être solidarisée avec Napoléon, - sinon sa population souvent réticente, tout au moins son armée qui s'était massivement ralliée à l'empereur-, la France était mise au ban de l'Europe. Considérée comme libérée en 1814, la France avait été aussitôt évacuée sans aucune demande d'indemnité, gardant les frontières séculaires acquises par la monarchie, mais c'est avides de vengeance et de pillage que les Alliés revenaient en 1815. Prussiens, Autrichiens, Russes, Anglo-Hollandais, Allemands divers, Sardes, Espagnols, jusqu'à des Suisses: en tout un million deux cent mille occupants, allaient plus ou moins pressurer soixante départements.

Le patriotisme de Blücher était si passionné que, même aux

(2) "*Ich kapituliere, weil ich kein Brot und keine Munition habe*".

(3) Ce nom doit s'écrire ainsi, donc sans h.

moments les plus douloureux, il ne douta jamais de la victoire finale: il poussait à la guerre et fulminait contre les diplomates. Le congrès de Vienne avait encore accentué sa rancoeur, n'aurait-il pas voulu faire sauter Talleyrand avec le pont d'Iéna⁽⁴⁾ (lettre de Compiègne, datée du 4 juillet 1815). On prête aux Prussiens, avec la fameuse carte au liséré bleu, un projet de sévère amputation de la France, elle ne sera partiellement réalisée qu'en 1871, mais elle perdra déjà plusieurs conquêtes de Louis XIV, notamment une partie de la vallée de la Sarre et Landau. Le tzar s'opposait à ces excès et même les Anglais; enfin le principe de légitimité, même après les Cent jours, restait prestigieux et jouait en faveur du roi Très Chrétien et donc de la France.

II Blücher à Compiègne en 1815

Au cours de la campagne de 1815, Blücher perdit la bataille de Ligny et faillit même être fait prisonnier, mais il surgit à la rescousse de Wellington à Waterloo: "Grouchy! c'était Blücher". Sa correspondance permet de suivre son itinéraire: Wavre, les 17 et 18 juin; Genappe, le 19; Gondres, au nord de Charleroi, le 20; Catillon sur Sambre, près de Landrecies, le 23; Hanape, au nord de Guise, le 24. Le 26, des éclaireurs prussiens entrèrent à Compiègne. C'est sans doute Blücher, ou alors Kilman⁽⁵⁾, qui fit demander si la ville avait l'intention de défendre le pont. Le sous-préfet répondit que la ville était ouverte, car elle n'avait ni la volonté ni les moyens de disputer le passage.

Le 27 juin 1815, Blücher arriva donc à Compiègne et s'installa au château. Voici ce qu'il écrivit alors à sa femme: "Je me trouve ici dans la chambre où Marie-Louise a célébré sa nuit de noce. On ne peut rien voir de plus beau, rien de plus agréable que Compiègne; il est dommage que je doive partir d'ici demain matin de bonne heure, car je dois être à Paris dans trois jours. Il est possible et très vraisemblable que Bonaparte me soit livré ainsi qu'à lord Wellington. Je ne pourrai pas agir plus sagement qu'en le faisant fusiller, ce serait un service à rendre à l'humanité...". Le lendemain il partit en effet pour Paris, puis à Saint-Cloud, où il logea dans le château qui fut brûlé le 13 octobre 1871. Il devait ensuite transférer son quartier-général à Caen, la zone d'occupation prussienne s'étendant sur la Normandie, le Maine, le Perche, la Bretagne et la Vendée. A son retour d'occupation, Blücher séjourna à Compiègne, du 10 ou 12 octobre⁽⁶⁾ au 5 novembre. Son état-major logeait au château où lui-même occupait les appartements du Grand-Maréchal. De Compiègne, il écrivit notamment au Prince-Régent d'Angleterre et de Hanovre, le

(4) Pont au nom symbolique sur lequel Louis XVIII menaça de se faire porter si Blücher le faisait sauter.

(5) Cf. *op. cit.* note 17

(6) Dès le 10, si l'on en croit une lettre adressée à Da Silva, chirurgien-major de la Légion portugaise, mais je n'en ai pas eu le texte.

15 octobre; à sa femme, le 23 octobre; à Ludwig von Colomb, le 27 octobre.

La haine de Blücher pour la France s'est-elle traduite à Compiègne dans les faits? L'occupation prussienne fut très dure et relativement longue, surtout comparée à celle de 1814. Gaspard Escuyer en donne les détails dans son Histoire manuscrite ⁽⁷⁾. Normalement, d'après la convention faite entre les Alliés, les Anglais auraient dû occuper le département de l'Oise, et non les Prussiens. Escuyer le regrettait d'ailleurs amèrement, selon lui les Anglais n'exigeaient que la subsistance de leur armée mais respectaient les propriétés et les personnes, payant d'ailleurs avec largesse ce qu'ils prenaient par nécessité. et s'indignant de la manière dont les Prussiens agissaient ⁽⁸⁾. Bertier de Sauvigny relate ⁽⁹⁾ la réponse que Blücher faisait aux réclamations contre les abus de ses soldats: "Comment? Ils n'ont fait que cela? Ils auraient dû faire bien davantage!".

A Compiègne comme ailleurs, les Prussiens se livrèrent à d'odieux excès, notamment les deux premiers jours de l'occupation où le désordre fut à son comble. Pillages, viols, meurtres, provoquèrent la terreur et les habitants se cloîtraient chez eux. Madame Langlois, femme du receveur municipal, fut jetée par la fenêtre, pour n'avoir pas voulu livrer les clefs du coffre de son mari ⁽¹⁰⁾. Si Blücher ne peut pas être rendu entièrement responsable des pillages désordonnés des premiers jours, c'est lui qui ordonna les réquisitions et contributions, d'un caractère outrancier et ruineux ⁽¹¹⁾. Une réquisition était à peu près exécutée qu'il en imposait

(7) *Histoire de Compiègne et de ses environs*, tome VII, Evènement de 1815, ms. Palais. Cf. aussi J.A. LÉRÉ, *Mémorial des principaux événements qui se sont passés à Compiègne en 1815*, 282 p. Vdc 175, et *Troupes prussiennes en 1815* (avec deux dessins), Vdc 197 X 3e.

(8) Les Prussiens sont abominés dans leur zone d'occupation, à cause de leurs réquisition abusives et de leurs pillages, par exemple le saccage "organisé" du village et du château de Sonchamp, entre Rambouillet et Dourdan. Cf. François PERRIN DU LAC, "*Un sous-préfet de Rambouillet sous la restauration*", Versailles, 1915. En janvier 1816, des troupes anglaises stationnent à Compiègne et aux environs mais sans incidents notables; le boucher Froissard les approvisionnera. Cf. *Délib. Conseil municipal*, 10 octobre 1816.

(9) G. de BERTIER DE SAUVIGNY, *La Restauration*, 1855, rééd. 1974, p.122.

(10) *op. cit. supra* Vdc 197 X, Léré relate les horreurs de la nuit du 27 au 28 juin: "Et telle en cette nuit désastreuse et cruelle - Dont le jour vint trop tôt éclairer les horreurs - ... - Nous te voyons encore ô mère infortunée - Sur le pavé gisante inanimée - Respectable Langlois !" (citation peut-être du versificateur Chambon).

(11) Délibération du Conseil municipal. Le 23 juin: il siège en permanence. Le 29 juin: il est divisé en deux sections: l'une est en rapport avec les autorités d'occupation, l'autre exécute leurs exigences. Le dimanche 2 juillet: Jean Breuer, négociant de Cologne accepte de fournir, contre 160.000F souscrits par lettres de change, les draps, toiles, souliers, bottes et fers à chevaux réclamés par "le Prince Blücher"; réquisition que Compiègne et Noyon, avec leurs cantons proches, doivent se répartir par moitié; ce qui est confirmé le vendredi 7 suivant.

(11) suite page suivante

une autre, encore plus onéreuse. La municipalité dut ainsi rembourser une énorme dette de plus de 200.000F contractée auprès des habitants, placée dans une “crise affreuse”, elle dut se résigner à étendre l’octroi, limité aux boissons depuis son établissement en 1806, à tous les objets de consommation, le 1er janvier 1816⁽¹²⁾.

Cependant le pillage se poursuivait dans les villages, sans que les chefs eux-mêmes puissent l’arrêter. Les cultivateurs terrorisés n’osaient plus guère vaquer à leurs travaux. Les paysans exaspérés réagissaient parfois, en attaquant l’ennemi là où il n’était pas trop fort. C’est ainsi qu’à Béthisy Saint-Pierre, vingt et un Prussiens venus pour faire des réquisitions, dont deux femmes, auraient été tués⁽¹³⁾. La municipalité de Compiègne, n’ayant pas pu régler assez vite le montant des réquisitions, on plaça des soldats chez les principaux signataires des lettres de change non acceptées, à cinq francs par jour, sans compter la nourriture à discrétion, avec la menace de doubler chaque jour le nombre des sanctionnés. Le sous-préfet reçut des soufflets parce que les contributions ne renaient pas assez vite. Les soldats ne songeaient qu’à consommer le plus possible, manger et boire toute la journée, obligeant leurs hôtes forcés à faire du café, blanchir leur linge, nettoyer leurs souliers et, après cela, brisant parfois leurs meubles et maltraitant leurs personnes. Escuyer ajoute: “Il faut pourtant rendre justice aux vieux soldats. Ceux qui volaient étaient des jeunes gens de la Landwehr et le plus souvent des Belges”. N’oublions pas que les Pays-Bas, incluant l’actuelle Belgique, étaient alors alliés aux Anglo-Prussiens. La conduite des Belges, annexés à la France de 1793 (annexion reconnue par l’Autriche en 1797) à 1814, a donc fait tort à la réputation prussienne.

La place de Compiègne eut d’abord à sa tête le commandant Grollmann, surtout ingénieux à tourmenter le pays; d’après Escuyer, non

(11) suite

Le 8 juillet : contribution de 10F par âme prélevée sur la population de l’arrondissement soit 916.300F, payables par dix lettres de change souscrites par les notables compiégnais, chez les banquiers parisiens Perrégaux et Lafitte ; le conseil “considérant qu’il serait dangereux de résister à la demande de M. l’Intendant et que son premier devoir est d’éviter de nouveaux malheurs à la ville de Compiègne”. Le 9 juillet, une délégation de quatre conseillers va rencontrer les banquiers et tenter d’obtenir l’intervention des ministres du roi et leur intercession auprès du roi de Prusse. Une importante réduction semble avoir été obtenue. Le 25 août : paiement effectué de deux lettres de change signées par les quatre mandataires, 178.000F en tout, solde de la contribution de guerre imposée. Les 29 et 31 août : le maire Lancry rappelle qu’il faut également fournir “une table somptueuse” aux occupants du château, entretenir un hôpital militaire, payer des honoraires au commandant de Place et à l’intendant de l’arrondissement, satisfaire aux “réquisitions sans nombre” en vin, eaux de vie, draps et marchandises de toute espèces. Et enfin payer les ouvriers employés à la manutention, tant des vivres que des fourrages. La dettes est estimée entre 364.000 et 564.000F : 200.000F restant en suspens.

(12) *Ibidem*.

(13) Episode à vérifier car il aurait dû entraîner des représailles.

content de pressurer de toutes manières les habitants, il fit emballer la plus belle pendule du château et écrivit au roi pour la demander en récompense du bien qu'il aurait fait à Compiègne; c'est Blücher qui se serait opposé à ce qu'elle lui fût remise.

Ce même commandant, et l'intendant prussien, voulurent enlever des tableaux. Par lettre du 18 juillet, le baron de la Ville d'Avray précisait au concierge du château: "Le ministère de la Maison du roi consent à l'enlèvement des tableaux qui auraient été pris en Prusse, ainsi que ceux qui représenteraient quelque individu de la famille Bonaparte"⁽¹⁴⁾. Des officiers emportèrent des livres de la bibliothèque du château. L'état-major d'un régiment de lanciers, logé à l'hôtel de la Secrétairerie d'Etat, se distingua par ses réquisitions et ses dilapidations en tout genre. Lors de son départ, la municipalité, informée que ce régiment emballait toutes les pendules appartenant au roi, parvint non sans peine, et avec le concours d'un nouveau commandant de place, à les faire déballer⁽¹⁵⁾. Furieux, les officiers et les soldats se transportèrent aux Grandes Ecuries du roi, l'actuel haras, et y brisèrent tous les meubles et glaces qui se trouvaient dans les pavillons.

Blücher logea au château près d'un mois⁽¹⁶⁾, avec huit généraux et cent cinquante officiers, sa table coûta fort cher à la ville, deux mille francs par jour⁽¹⁷⁾. Après avoir vu défiler toutes les troupes qui remontaient vers le nord, il partit à son tour, en emportant un important document du château: le plan de la forêt de Compiègne auquel le ministre de la Guerre, Berthier, avait lui-même travaillé⁽¹⁸⁾. Voulait-il garder un souvenir de ses parties de chasse dans cette forêt? Blücher

(14) Ainsi l'original de la statue de Napoléon prit le chemin de Potsdam et un portrait de Pauline, sans doute enlevé à la Malmaison, celui de la galerie de Blücher.

(15) Les pendules françaises semblent avoir particulièrement tenté les Prussiens en 1815, en sera-t-il de même en 1870 ? oui, si l'on en croit les images vengeresses de l'Alsacien Hansi. Malgré cinquante années de paix, les malheurs de 1870 ravivèrent ceux de 1815 : le Prussien incarna en Bismarck, après Blücher, le pire des Allemands.

(16) Au conseil municipal du 24 octobre, Le Caron, premier adjoint, déclare que "la ville se trouve dans une crise affreuse, le service prêt à manquer de tous côtés, faute de fonds, que si cet accident arrivait, la présence du quartier général prussien qui est établi en cette ville depuis douze jours fait appréhender les plus grands malheurs..." ; il insiste sur "les besoins que la présence du quartier général du Prince Blücher nécessitent".

(17) On a parfois des chiffres différents : Cf. A. BAZIN et E. MAUPRIVEZ, *LES BOUCHERS*, Compiègne, 1897, pp.101-102. Le boucher Guillot fut réquisitionné par le Maire Scellier, afin de fournir vingt-six livres de bœuf au général prussien Kilman, entré à Compiègne le 27 juin 1815. Le lendemain, Guillot fournit trente livres de viande au château où logeait Blücher et son état-major. Du 29 juin au 3 septembre, ce même Guillot fit des livraisons journalières au château. Du 12 octobre au 5 novembre, la table de Blücher au château coûtait à la ville sept à huit cents francs par jour.

(18) Blücher avait la passion des cartes, puisqu'il aurait emporté celle du domaine de Rambouillet, *op. cit.* note 8.

mourut en 1819, dans son château silésien, à Krieblowitz. En 1822, le gouvernement français réclama ce plan à sa veuve, qui le restitua. Le 7 novembre vit le départ des derniers occupants. Le colonel Landsberg, qui avait succédé au commandant Grollmann à la tête de la place, s'était montré compréhensif et humain. Escuyer dit qu'il avait gagné l'estime et la reconnaissance des habitants; il aurait mérité d'emporter la pendule convoitée par son prédécesseur. La ville reconnaissante, lui fit cadeau d'une superbe épée à poignée d'or, portant une inscription honorable le long de la lame, son coût avait été de huit cents francs. Ce présent n'étant pas encore arrivé de Paris au départ du commandant, ne lui fut remis qu'à Saint-Quentin, avec une lettre de la municipalité. La délégation était formée des sieurs Boitel et Penon, ce dernier, notaire de son état, fut le grand-père de la maréchale Joffre.

Compiègne, le 28 Juin 1815

DÉPARTEMENT
DE L'OISE.

Le Maire de la Ville de Compiègne,
Messieurs Monfaucon, Jacques Desjardins de Jussieu
au Montpar, la suite arrivés au château
de Compiègne
16 R. de l'Église
~~30~~ ~~catellane de grain~~
un jigot
attendu que ~~est~~ pour le déjeuner de Monfaucon
le prince Blücher qui doit
être prêt pour huit

C. Guillot
marchand

à M. le Général Landwehr
à 10^h fait 15^h pour

à Mme
Boitel devienne pour Sie Prince de Blücher
le Sieur B. Boitel

"Fourniture du boucher
compiégnois Guillot pour
la table de Blücher"

III Le personnage: réalité et mythe.

On a prêté à Blücher les vices des Prussiens de caricature: brutalité, ladrerie, colère, imperméabilité à tout sentiment artistique. On l'a traité de soudard, grossier, goinfre et ivrogne. Tel Bismarck il était gros et fort, et comme lui gros mangeur: il l'avoue dans une lettre du 4 avril 1809, après sa maladie. Georges Lenotre⁽¹⁹⁾ en fait un être de rancoeur, plein d'envie pour la civilisation française. En 1814, malgré sa victoire, il n'aurait pas décoléré, et refusa de faire son entrée solennelle à Paris avec les souverains alliés; regrettant que l'on ne brûlât point

(19) Prussiens d'hier et de toujours, 2 vol., Paris, Perrin, 1916-1917

cette "moderne Babylone". Vivant à Paris comme un simple particulier, on le voyait passer, grand, large d'épaules, le teint jaune, la bouche contractée par une moue méprisante, vêtu d'une redingote bourgeoise, sans aucune décoration, et d'un pantalon à la cosaque dont les plis nombreux ressemblaient à des tuyaux d'orgue; son austérité prouvait son refus des élégances parisiennes. Il prenait ses repas au cabaret, y montrant un appétit formidable; parfois incommodé par la chaleur, il se mettait à l'aise et fumait sa grosse pipe allemande en digérant. En 1815, après sa seconde entrée dans Paris, Blücher fut réputé partager ses nuits entre le tripot n° 113 du Palais-Royal et les soupers fins chez Véry, alors que ses soldats pillaient les faubourgs⁽²⁰⁾. Sous prétexte de restitution, il aurait fait enlever au Louvre une vingtaine de tableaux et autant de marbres: dans la galerie de son château silésien on voyait un beau portrait de la princesse Pauline qu'il aurait enlevé à la Malmaison. Lenotre écrivait en 1915, il fallait alors attiser la haine afin d'entretenir le moral. Selon Louis Madelin⁽²¹⁾, Blücher espérait une bataille pour Paris, afin de se donner le prétexte, cette bataille gagnée, de mettre la capitale à feu et à sang. La référence donnée est une lettre écrite par Blücher à sa femme depuis Compiègne, le 27 juin, or elle ne contient rien de semblable, d'après les éditions indiquées.

La correspondance de Blücher ne le montre pas sous un jour aussi fâcheux; il est vrai que dans ses lettres on n'étale pas souvent ses défauts. Ses lettres le montrent bon père et bon époux. Le 4 avril 1796, il se faisait du souci pour ses enfants et se préoccupait de leur éducation. Il en avait eu trois de son premier mariage; sa première femme mourut en 1791. L'aîné fut officier, prisonnier à Bautzen (lettre du 22 septembre 1813). Le second vécut à la tête d'un gros domaine agricole. Sa fille, qu'il idolâtrait, devint madame von Schulenburg, dont un des descendants fut ambassadeur à Moscou lors des négociations germano-soviétiques de 1939 et participa au complot contre Hitler, le 20 juillet 1944. Blücher s'était remarié en 1795, à cinquante-deux ans, avec Amélie von Colomb qui en avait vingt-deux: elle le rendit "indescriptiblement heureux". On trouve dans ses lettres quelques traits d'humanité, ainsi le 4 juillet 1815: "J'en ai assez des massacres", le 4 juillet: "Dieu merci, on va cesser de verser le sang". Elevé au siècle des Lumières, Blücher fut un grand admirateur de Jean-Jacques Rousseau, ainsi rendit-il hommage à son tombeau et proclama: "Tant qu'il y aura des Prussiens en France, Ermenonville sera exempt de toute corvée de

(20) Dans leur *Journal*, tome I, Col H. Bouquins, p.942, les frères Goncourt expriment ainsi leur dégoût d'un certain Paris envahi par les étrangers: "Paris devient une sorte de Palais-Royal où l'Argent demande cruellement, comme Blücher, une fille".

(21) Les *Cent Jours*, 1954, in Histoire du Consulat et de l'Empire, t.16.

guerre!”⁽²²⁾. Avec son roi, il avait son franc-parler, il méprisait l'intrigue et offrit avec dignité plusieurs fois sa démission (lettres du 4 avril et du 6 juin 1809); il se montre d'ailleurs sans nuances et tout d'une pièce, aussi énergique que son souverain est pusillanime. Il paraît loyal et prétend n'avoir jamais trompé personne (lettre de mars 1795). Il fit son devoir sans arrière-pensée de récompense, avancement ou décoration (lettres: 26 septembre, 25 octobre 1813 et 30 avril 1814). Ce n'était pas un homme d'argent. “J'ai trois enfants que j'aime”, écrit-il en mars 1795, “afin de leur faire une situation convenable, j'ai renoncé à l'héritage que m'avait laissé leur mère”. Il avait des dettes et reconnaît ne pas savoir gérer ses affaires. “Vivre avec mes officiers, aider mes subordonnés quand ils en ont besoin, cela me rend heureux mais ce n'est pas une manière de s'enrichir”. Dans une lettre, écrite de Compiègne, du 27 octobre 1815, il écrit: “J'ai fait acheter par Ribbentrop (ce sera le nom du ministre des affaires étrangères d'Hitler, entre 1938 et 1945) pour deux chambres: deux tapis de pied, deux grandes glaces et deux pendules, ces affaires coûtent environ deux mille Thaler. Je reviendrai de France pauvre comme Job, car je me suis fait une règle de ne rien prendre et mon argent que j'ai épargné je l'ai dépensé à Paris. Le roi me donne d'ailleurs suffisamment”.

Des libérateurs de l'Allemagne, ce fut le plus populaire. Pourtant, par ses qualités de cœur et d'esprit, et même par celles de stratège, son chef d'état-major général, Gneisenau, lui était supérieur; il le surpassait aussi par sa culture intellectuelle, en ce domaine Blücher était nettement insuffisant. Il connaissait à peine le français, lui-même l'avoua lors d'une entrevue avec Napoléon. Pourtant il employait un grand nombre de mots français, sans modification ou avec une désinence germanique: cela contredit Lenotre qui le montre ne voulant pas qu'un seul mot français souille sa bouche faite pour le schnaps. Il faut rappeler que c'est dans le langage populaire que les Allemands emploient le plus de mots étrangers, les bons écrivains n'en usant guère. Son orthographe est des plus fantaisistes, il écrit à peu près comme il parle, c'est-à-dire d'une façon phonétique. Dans la même lettre, le mot ‘majesté’ est écrit de quatre façons différentes; le Corps législatif devient Corps Le Guslatiff. Il écrit la première lettre des substantifs avec une minuscule, celle des adjectifs et des verbes avec une majuscule, sépare les mots composés et les préfixes des verbes. Il confond l'accusatif et le datif, écrit vor pour für, mich pour mir, verplägen pour verpflegen (ceci est un défaut des gens du nord de l'Allemagne), emploie mit avec l'accusatif. Dans sa première lettre de Compiègne, on constate sept fautes de grammaire.

Que conclure? Certes Blücher n'a pas été un homme éminent par

(22) Cf. J.H. VOLBERTAL, *Ermenonville*, Senlis, 1923, pp.110-112 et H. BUFFENOIR, *Le Prestige de Jean-Jacques Rousseau*.

l'esprit et par la culture. Ce fut un ennemi farouche de Napoléon et de cette France qui suivait trop facilement son dictateur tant qu'il était victorieux. N'était-ce pas normal, quand on sait la façon dont Napoléon a traité la Prusse. Ardemment patriote, Blücher n'a jamais désespéré même dans les jours les plus sombres. A plus de soixante et onze ans, il a libéré son pays de l'occupation étrangère. Dégageant notre esprit des vieilles rancunes et des vieilles haines, nous devons rendre justice à tant de dévouement à la cause d'un pays qu'il aimait passionnément. Cette passion l'a égaré dans les jugements qu'il a portés sur le peuple français et dans les traitements qu'il a infligés durant l'occupation à des populations innocentes. En supprimant les trois premiers mots de la conclusion de George Lenotre, on pourrait dire comme lui; "Un vrai Prussien".

Il y eut un véritable mythe de Blücher dans l'historiographie nationale française. Voici ce qu'on lit à la fin de l'article biographique paru dans le Larousse du XIXe siècle, en 1867: "Le nom de Blücher est singulièrement antipathique à notre pays; il sonne à nos oreilles françaises à peu après comme celui d'Erostrate aux oreilles des Delphiens (Rappelons qu'Erostrate était un Ephésien qui, pour se faire un nom, avait mis le feu au magnifique temple d'Artémis à Ephèse, la nuit même de la naissance d'Alexandre, en 356 avant J.C.). Deux guerres sont aujourd'hui possibles chez nous, nous soulignons ce mot car il n'y a de possible en France que les guerres nationales, guerre avec l'Angleterre, guerre avec la Prusse, et dans ce dernier cas le cri de "Sus à Blücher!" serait le mot de ralliement de nos chasseurs et de nos zouaves". Cette conclusion s'explique par la mentalité de l'époque. Au lendemain de Sadowa, alors que Napoléon III, "cette grande incapacité méconnue" selon Bismarck, avait été dupé par le chancelier de fer et que, -l'Autriche chassée, les princes réduits à l'obéissance-, l'Allemagne dominée par la Prusse devenait une Preussdeutschland. Cette mentalité fut entretenue par l'entourage de Napoléon III et propagée par la presse. C'est ainsi que trois ans plus tard, on engageait cette "stupide guerre de 1870" et que la réconciliation franco-allemande ne put se faire qu'après deux guerres mondiales, deux guerres civiles européennes.

RELEVÉ DES PRINCIPALES LETTRES

“Blüchers Briefe”. Vervollständigte Sammlung des generals E.V.Colomb. Herausgegeben von W.V.Unger Generalleutnant z.D. (Stuttgart und Berlin, 1913, G.Cotta'sche Buchhandlung Nachfolger. Seiten 290, 316, 318, 319, pour les lettres datées de Compiègne.

4 avril 1796: à Otto von Bonin, voisin et ami, Blücher est bon père et bon mari.

29 décembre 1805: au général von Knesebeck, Napoléon en mauvaise posture après une victoire, Austerlitz, due aux sottises des Russes.

25 juillet 1806; au roi, le pousse à la guerre contre la France.

11 septembre 1806: au général Brüsewitz, toujours l'offensive.

12 septembre 1806: au général von Rüchel, contre les défaitistes.

28 avril 1807: au ministre von Stein, entrevue avec Napoléon, “le grand homme a passé une heure à s'entretenir seul avec moi”.

3 août 1807: à Gneisenau, réclame la conscription pour une armée nationale.

2 septembre 1807: à Sprickmann, professeur à l'université de Münster, désespoir et hypochondrie.

18 juillet 1809 et 9 octobre 1809: pousse le roi à la guerre.

10 septembre 1810: au Rittmeister Eisenhart, souhaite l'embrasement général, “der allgemeine Brand”.

5 janvier 1813; à Scharnhorst, son chef d'état-major, il faut reprendre les armes.

28 janvier 1814: de Brienne, à Wincke, gouverneur civil de la Westphalie, la France doit subir la loi du talion.

10 mars 1814: de Laon, à sa femme, raconte ses derniers combats.

30 avril 1814: de Paris, à von Bonin, malade, se déplaît en France.

automne 1814: au général von Bülow: n'a aucune confiance dans la France, il aurait fallu lui “couper les ailes”.

27 février 1815: de Berlin, au général von Rüchel, se moque du congrès de Vienne.

3 juin 1815: de Namur, à sa femme, rassemble ses troupes prêtes à conquérir: “Tunis, Tripoli et Alger”.

17 juin 1815: de Wavre, à sa femme, a reçu le général comte de Bourmont qui abandonne Napoléon juste avant Ligny, Blücher jeté bas de son cheval.

23 juin 1815: de Catillon sur Sambre, à sa femme, le peuple français est un peuple parjure.

24 juin 1815: de Hanape, au roi, vengeance contre le peuple français parjure.

27 juin 1815: de Compiègne, à sa femme, (citée dans le texte).

3 juillet 1815: de Saint-Cloud, à sa femme, perd encore trois mille hommes et en a assez du massacre.

4 juillet 1815: de Meudon, à sa femme, "Paris ist mein". Il faut récolter les fruits de la victoire..."Le pont (d'Iéna) doit sauter et, j'espère, que monsieur Talleyrand sera dessus. Comment cet être méprisable peut-il appeler le pont un monument coûteux..."

10 juillet 1815: de Saint-Cloud, à un diplomate prussien à Londres, le caractère de la nation française entière est si avili qu'elle ne mérite aucune considération.

5 septembre 1815: d'Alençon, à Gneisenau, son chef d'état-major, il est mécontent des Alliés.

17 septembre 1815: de Caen, à Otto von Bonin, les dissentiments entre les Alliés.

15 octobre 1815: de Compiègne, au Prince-Régent d'Angleterre et de Hanovre (citée dans le texte).

23 octobre 1815: de Compiègne, à sa femme (citée dans le texte).

27 octobre 1815: de Compiègne, à Ludwig von Colomb. Sur le point de rentrer à Berlin, bientôt les Français vont donner des fêtes.

20 novembre 1815: d'Aix-la-Chapelle, récriminations adressées au roi.

BIBLIOGRAPHIE

V. von UNGER, *Blücher*, 3 vol., Berlin, 1907-08.

P. ROQUES, *Adversaires prussiens de Napoléon: Blücher, Scharnhorst, Gneisenau*, 1928, (extr. *Revue militaire générale*, 1914).

P. ANDRÉ, *L'occupation de la France: les Alliés en 1815*, Paris, 1924.

Les ouvrages généraux de H.Houssaye et de L.Madelin sur 1814 et 1815.

On peut ajouter, postérieurement à cette communication: Crepon Tom, *Leberecht von Blücher: Leben und Kämpfe: Biografie*, 318PP., Berlin Verlag Neues Leben, 1990 (B.N. 16-M- 15923).